

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 102 (1957)
Heft: 10

Artikel: Nouvelles armes américaines
Autor: Bauer, Eddy
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-342837>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 17.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

REVUE MILITAIRE SUISSE

Rédaction-Direction : Colonel-brigadier Roger Masson

Rédacteur-Adjoint : Lt-colonel EMG Georges Rapp

Administration : Lt-colonel Ernest Buetiger

Editeurs et expédition : Imprimeries Réunies S. A., av. Gare 33, Lausanne
(Tél. 23 36 33 — Chèq. post. II. 5209)

Annonces : Publicitas S. A., succursale, rue Centrale 15, Lausanne

ABONNEMENT : Suisse : 1 an Fr. 12.— ; 6 mois Fr. 7.— ; 3 mois Fr. 4.—
Etranger : 1 an Fr. 15.— ; 6 mois Fr. 8.— ; 3 mois Fr. 4.50
Prix du numéro : Fr. 1.50

En vue de la guerre atomique

Nouvelles armes américaines

Si la bataille de demain, en raison de la vulgarisation de l'arme nucléaire tactique doit être celle des grands vides, comme le disait naguère le maréchal Juin, la réorganisation des grandes unités s'impose dans le sens de leur allègement. Mais encore, amputées du quart ou même du tiers de leurs effectifs, tout en étant appelées à combattre sur des fronts quatre ou cinq fois plus étendus que ceux de 1945, elles ne sauraient s'acquitter des missions qui leur sont imparties, en utilisant l'armement hérité de la dernière guerre mondiale ou simplement dérivé de celui que nous avons vu en action en Normandie ou devant Berlin.

Le 6 mai 1943, le 9^e C.A. britannique, chargé, dans le cadre de la 1^{re} Armée, de donner l'estocade finale aux forces axes de Tunisie, partit à l'attaque sur un front de 2500 mètres, soutenu par le feu de 400 pièces d'artillerie. La 4^e D.I.

métropolitaine, à droite, et la 4^e D.I. hindoue, à gauche, formaient son premier échelon, derrière lequel se tenaient concentrées les 6^e et 7^e D.B. qui avaient pour mission d'exploiter la brèche en direction de Saint-Cyprien, de Tunis et du Cap Bon. Trois ans après la percée de la Meuse, le général Alexander, en prescrivant ce dispositif, donnait une nouvelle application au principe de la concentration des forces, et une traduction anglaise à la formule ressassée par son adversaire Guderian : *klotzen nicht kleckern !*

Pareil dispositif n'est plus concevable aujourd'hui, car il suffirait au défenseur de trois ou quatre obus atomiques de 280 mm. ou du même nombre de roquettes balistiques du type « *Honest John* », les uns et les autres d'une portée de 30 kilomètres, pour anéantir le même nombre de divisions, personnel et matériel.

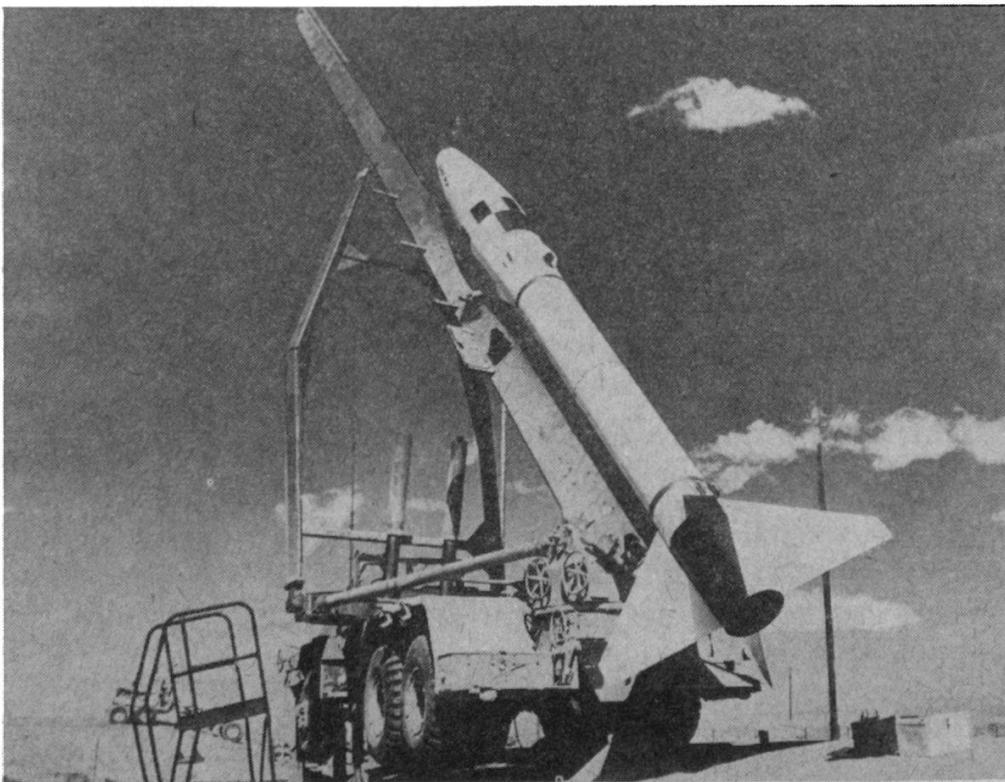


FIG. 1. — La roquette balistique *Honest John*.

Photo due à l'amabilité de la *Douglas Aircraft company inc.*

Tout particulièrement, les gigantesques concentrations d'artillerie auxquelles recoururent les Russes à partir de Stalingrad appartiennent au même passé révolu que les charges de cavalerie lourde de l'épopée impériale. Réunir 620 tubes de tous calibres au kilomètre courant, comme le fit le maréchal Joukov devant Berlin, ne serait rien d'autre que d'offrir complaisamment à l'adversaire un objectif justiciable d'un ou deux projectiles à charge nucléaire. En moins de temps qu'il ne le faut pour l'écrire, non seulement 150 batteries ne seraient plus que des amas de débris, mais encore des quantités énormes de munitions auraient explosé avec elles.

En contre-partie, l'offensive disposera désormais d'un moyen de rupture d'une puissance incomparable par rapport à tout ce que nous avaient fait connaître les opérations de la dernière guerre. Le 18 juillet 1944, au sud de Caen, l'attaque britannique fut préparée par 1700 quadrimoteurs anglais et américains et par 400 bombardiers moyens et chasseurs-bombardiers qui se délestèrent de quelque 7000 tonnes de projectiles. Le 25 suivant, qui vit la percée des lignes allemandes dans le secteur de Marigny, le général Bradley ne découpla pas moins de 3000 appareils, grands et petits, pour neutraliser la défense ennemie sur un front de 6,4 kilomètres.

Dans les deux cas qui nous occupent, une escadrille de chasseurs-bombardiers eût obtenu à meilleur compte, des résultats autrement décisifs, dès l'instant où ils eussent réparti sur la position ennemie une douzaine de bombes atomiques tactiques de 20 kilotonnes. A cet égard, n'oublions pas que la « bombe propre », actuellement expérimentée aux Etats-Unis, ne souillant pas de ses radiations la surface du sol, ses autres effets destructeurs peuvent être exploités par les blindés quelques minutes après l'explosion.

Si l'on songe qu'en 1944 la maintenance d'un seul bombardier quadrimoteur nécessitait les services d'une centaine de « rampants », et que 150 batteries au kilomètre représentent ceux de quelque 18 000 officiers, sous-officiers et soldats

de l'arme savante, force est bien de conclure, sans nul paradoxe, que l'intervention des armes nucléaires sur le champ de bataille, se traduira par de substantielles économies d'effectifs.

Le 18 juillet 1944, devant Caen, la neutralisation des défenses allemandes réclama au général Montgomery la mise en œuvre de plus de 200 000 hommes, en incluant dans ce chiffre le personnel de 168 batteries, et pourtant le succès ne correspondit en aucune manière à cet énorme effort de concentration et de logistique, supposant au préalable la domination indiscutée de l'espace aérien. Citons, en comparaison, les effectifs et les moyens de transport d'un bataillon ou groupe d'artillerie atomique américain. Il comporte six obusiers de 280 mm. (3 batteries), une batterie de roquettes balistiques « *Honest John* » à 6 rampes de lancement, ainsi qu'une batterie de commandement, et encadre, avons-nous lu, 575 hommes et 151 véhicules¹.

Loin de nous la pensée de contester la souplesse d'emploi dont a fait preuve, durant la dernière guerre, l'aviation tactique anglo-américaine qu'on a pu très justement qualifier d'artillerie volante. Il n'en reste pas moins vrai que l'essence qu'elle brûlait, et les bombes qu'elle larguait sur l'ennemi par milliers de tonnes lui parvenaient par la voie maritime. Si donc les *Uboote* du grand-amiral Dœnitz étaient parvenus à confirmer en 1943 et 1944 leurs succès de 1942, les chefs responsables de la stratégie occidentale eussent été bien incapables de mettre à profit leur suprématie aérienne et l'effacement caractéristique de la *Lufwaffe* pour pousser leurs opérations terrestres.

Utilisant sous forme de torpilles aériennes, de roquettes ou d'obus, des charges nucléaires équivalant individuellement à 2000 bombes de 10 tonnes, requérant les services d'un petit nombre d'hommes, de véhicules motorisés ou d'avions relativement légers, les formations de cette arme révolutionnaire

¹ La même remarque vaut pour le 47^e *Guided Weapons Regiment Field Royal Artillery* en formation en Angleterre dont les deux groupes et la batterie d'entretien encadrent 500 hommes.

échapperont mieux que toute autre arme classique à cette lourde servitude stratégique, quand bien même l'adversaire éventuel, comme entrée de jeu, lancerait 100 sous-marins dans l'Atlantique-Nord. Son ravitaillement par paquebot ou porte-avions rapide, par sous-marin atomique, par pont aérien à l'aide de quadrimoteurs de transports du type *Douglas C-124* « *Globemaster* » ou *Lokheed C-130 A* « *Hercules* », ne soulèverait aucune difficulté insurmontable et doit avoir été étudié à l'heure qu'il est.

A cette remarquable souplesse stratégique correspond une non moins étonnante capacité de manœuvre tactique, que ce soit dans l'offensive ou dans la défensive. A cet égard, quel nouveau contraste avec tout ce que nous avons vu entre 1939 et 1945 ! Les délais que demandaient la formation et le munitionnement, à quelques kilomètres de la ligne de feu, des énormes concentrations d'artillerie qu'affectionnait le haut commandement soviétique, dévoilaient ses projets d'attaque à quinze jours de distance, et si les Allemands à maintes reprises furent attaqués du fort au faible, c'est que Hitler ne voulut jamais tenir compte des remarquables synthèses de renseignements que lui fournissait en temps utile le général Gehlen.

Aujourd'hui, s'agissant de la seule artillerie atomique, il lui suffira de faire mouvement dans la nuit précédant le jour J pour venir s'installer en toute discrétion à quelque 25 kilomètres de ses objectifs, et ouvrir par surprise la voie aux blindés qui serreront avec elle. Inversement, songeons à ce qui serait advenu si, alerté dans la soirée du 13 mai 1940, un seul bataillon de tels engins eût pris position dans les forêts du Mont-Dieu, à 15 kilomètres au sud de Sedan, suprême espoir et suprême pensée du général Huntziger ; le lendemain à l'aube, les trois divisions blindées du 19^e Pz.K. eussent été surprises au passage de la Meuse, en flagrant délit de concentration et irrémédiablement anéanties.

La veille, la *Luftwaffe* avait si bien neutralisé l'artillerie du 10^e C.A. français qu'aucun obus ne tombait plus sur le

plan d'eau, au moment où les fantassins allemands entreprirent le passage de la Meuse. Croit-on qu'elle aurait obtenu les mêmes résultats sur un petit nombre de canons ou de rampes de lancement dispersés sur dix kilomètres de front et quinze de profondeur ? Quant à l'aviation franco-britannique qui se dépensa sans succès et sans compter ses pertes contre les ponts de Sedan, une patrouille de trois chasseurs-bombardiers, munis chacun d'une bombe atomique se fût vraisemblablement acquittée avec plus de bonheur de cette mission décisive.

Le 6 juin 1944, en face des 25 000 interventions des ailes anglo-saxonnes, on dénombre avec une certaine commisération les 16 chasseurs et les 20 bombardiers de la 3^e *Luftflotte* qui, au prix de seize des leurs, parvinrent en cette journée historique à survoler les plages de débarquement. Sans doute, mais il en aurait fallu moins encore pour remporter, le jour d'« *Overlord* » une victoire défensive de portée incalculable, s'ils avaient, toutefois, disposé de l'armement qui distingue les formations de *Thunderstreak F84* du général Norstad.

En ce sens, on peut bien dire que la notion de domination de l'espace aérien mérite d'être soumise à une sérieuse révision car celui qui domine le ciel, aura fort à faire pour empêcher l'ennemi de faire prendre l'air à de petites poignées d'appareils chargés d'interventions d'une durée n'excédant pas la demi-heure. Ceci dans l'esprit, il est loisible de soutenir que l'arme nucléaire pourrait permettre au parti le plus faible en aviation, sinon de s'attribuer la victoire, tout au moins de vendre chèrement sa défaite. On peut douter que, faute de chasseurs en nombre suffisant, il soit capable de faire exécuter à des divisions blindées du type O.T.A.N., des déplacements d'ordre stratégique, mais, sous le couvert de la nuit, il pourra toujours faire manœuvrer ses formations de roquettes balistiques ou téléguidées : il ne s'agit plus, en effet, que de 100 véhicules au lieu de 3000 ou 4000.

Un dernier aspect du problème mérite d'être évoqué. Le système d'opérations pratiqué par les Russes à partir de

Stalingrad, nous a valu le spectacle d'actions de plus en plus puissantes, mais séparées entre elles par des semaines d'intervalles. C'est ainsi que le front de la Vistule tomba en chômage du 1^{er} août 1944 au 13 janvier 1945 et celui de l'Oder, des premiers jours de février 1945 au 16 avril. De toute évidence, l'artillerie soviétique ne pouvait soutenir la cadence des armées blindées, et celles-ci étaient de la sorte progressivement freinées sur leur trajectoire. Dans les conditions actuelles, on peut prévoir que l'appui de l'arme atomique sera continu et quotidien, apportant une solution nouvelle, encore qu'inexplorée, à la combinaison du feu et du mouvement.

* * *

En présence d'une pareille menace, il est clair que la pure et simple extrapolation des doctrines militaires classiques demeurerait inopérante. Il ne s'agit pas seulement d'aménager les formations existantes, comme on le fit durant l'autre guerre, en leur intégrant à doses diverses et à divers échelons des moyens blindés, anti-chars et antiaériens, il faut leur donner une structure nouvelle leur permettant tout à la fois de se soustraire aux effets de l'arme nucléaire et de les exploiter sans perte de temps.

A cet effet, l'allégement des grandes unités et l'accroissement de leur mobilité sont partout à l'ordre du jour. Moins d'hommes, moins de véhicules, un appareil de commandement plus simple exploitant un réseau de transmissions de meilleur rendement, des moyens de génie perfectionnés, telles sont les solutions envisagées et que réalisent soit la division « pentomique » américaine soit encore la division « mécanique rapide » de l'armée française ou D.M.R. Si l'on songe que cette dernière compte 9800 hommes au lieu de 14 500 à la division blindée du type O.T.A.N., et consommera 110 m³ d'essence aux 100 kilomètres au lieu de 420, on voit que cette recherche de la mobilité accrue n'est pas le fruit de songe-creux.

Reste, il est vrai, la question de l'armement de ces nouvelles formations allégées et pour ainsi dire aérées. La forme

que, selon toute probabilité, prendraient les opérations terrestres au cours d'un nouveau conflit généralisé, condamne sans appel sinon sans sursis, certains engins ou moyens de combat et en épargne d'autres, sous conditions qu'ils évoluent rapidement pour tenir compte des nouvelles circonstances.

De notre point de vue, le char ou mieux encore l'engin chenillé et blindé a résisté mieux que toute autre arme à la menace nucléaire. Moyennant des modifications n'affectant pas sa structure essentielle, son blindage met son moteur, ses armes et son équipement à l'abri des divers effets de l'explosion d'une bombe atomique. D'autre part, ses chenilles, le libérant de la servitude du réseau routier, lui permettent, en mouvement, d'éclaircir ses formations et de refuser tout objectif valable au bombardement aérien.

Il y aura lieu, toutefois, de lui donner une vitesse très supérieure à celle dont se contentent certaines armées. Qu'on ne nous objecte pas qu'on ne se battra pas à 50 kilomètres à l'heure; nous ne l'ignorons nullement, mais nous sommes d'avis qu'à l'attaque comme en défensive, les grands vides du champ de bataille demanderont à être prestement franchis. Souvenons-nous à cet égard de la mésaventure survenue en Normandie à la fameuse *Panzerlehrdivision*; faute d'avoir pu se contenter de la nuit du 6 au 7 juin, pour assurer son écoulement entre Châteaudun et Caen (190 km.) et sa mise en place face aux Anglais, elle perdit 239 véhicules, dont 40 citernes d'essence, avant d'avoir pu tirer le moindre coup de canon. Dans les circonstances actuelles, elle aurait été effacée proprement de l'ordre de bataille.

La réorganisation des grandes unités blindées, le chenillage de la plupart de leurs véhicules, le progrès de leurs matériels de pontage et de passage, l'organisation de leurs ravitaillements par avions, ou hélicoptères, concourront à leur assurer une mobilité suffisante pour survivre sur le champ de bataille, fussent leurs engins, pris individuellement, sacrifier un peu de blindage pour développer 20 chevaux à la tonne, sans exercer sur le sol une pression supérieure à 700 ou 800 g. par cm².

Mais si l'on peut admettre, comme le démontrent les exemples américains et soviétiques, que l'arme blindée n'a pas dit son dernier mot, force sera bien aux responsables de la défense nationale et de l'organisation militaire d'en tenir compte dans leurs calculs, c'est-à-dire de leur opposer des moyens anti-chars de puissance suffisante et d'une égale mobilité tactique.

Le général soviétique Protchko écrivait en 1946 : « Notre doctrine militaire a combattu les « théories » qui visaient à minimiser le rôle de l'artillerie dans la guerre moderne. Pour grands que soient leurs progrès, les chars et l'aviation ne peuvent remplacer l'artillerie. Elle a été et continue à être l'arme la plus puissante de l'Armée rouge »¹.

Voici onze ans, cette affirmation doctrinale méconnaissait déjà une part importante de la réalité historique : à savoir que si l'artillerie s'est taillé la part que l'on sait dans la victoire des armes rouges, c'est parce qu'à partir de Stalingrad, la faiblesse puis la carence totale de l'aviation allemande lui permirent d'exercer son rôle en toute impunité. Aujourd'hui, ou bien les penseurs militaires soviétiques professent dans le secret une opinion diamétralement opposée, ou bien, méconnaissant du tout au tout les propriétés de l'arme atomique, leur esprit conservateur les maintient dans la mauvaise voie, et, le cas échéant, leur ménagerait d'amères surprises, pour ne pas dire des catastrophes d'envergure stratégique. Comme rien ne nous autorise à leur attribuer tant d'aveuglement, on tranchera le dilemme ainsi posé, en se prononçant en faveur de la première hypothèse.

Quoi qu'il en soit, on ne saurait nier que l'artillerie héritée de la dernière guerre manque de portée. Conçue pour agir en concentration à l'époque où la théorie assignait aux divisions des fronts de trois ou quatre kilomètres dans l'offensive et de huit ou dix dans la défensive, elle ne saurait plus, avec ses projectiles traditionnels, faire valoir son influence sur le champ de bataille atomique où les grandes unités s'étaleront sur des

¹ Citation tirée de l'ouvrage capital de Raymond L. GARTHOFF : *La doctrine militaire soviétique*, Plon, Paris 1956, p. 270.

fronts trois fois plus étendus. Assurément, on trouve dans les grandes armées un nombre limité de pièces tirant à 20 ou 30 km., mais leur poids, leur encombrement et leur débit ne permettent d'envisager qu'elles relèveront un jour ou l'autre les canons et les obusiers de 105 et 150 mm. auxquels nous sommes habitués.

Plus encore, le principe de l'économie des forces et le péril mortel que renferme désormais toute concentration, recommandent de recourir dans toute la mesure du possible au projectile atomique tactique. Les vingt kilotonnes que dégage son explosion en un temps incommensurable, équivalent, en effet, au feu de cinq artilleries divisionnaires tirant pendant une heure. Tout artilleur qu'il fût, Napoléon disait que si l'on pouvait domestiquer la foudre, il faudrait préférer la foudre au canon. Nous y voilà précisément. On est donc amené à conclure que l'action d'ensemble ressortira de plus en plus aux engins usant de la charge nucléaire, et que les formations de l'arme savante seront décentralisées.

Quant à l'infanterie, sa rusticité relative lui permettra d'assurer sa survie, en s'enterrant rapidement et à peu de frais. Mais on ne saurait méconnaître que l'extension des fronts et des profondeurs que lui impose la vulgarisation de l'arme atomique, la contraindra à desserrer ses dispositifs et l'exposera davantage que par le passé à l'infiltration de l'infanterie adverse, à l'irruption des blindés ou aux entreprises des aéroportés. Aussi bien, la division elle-même et les formations qu'elle encadre, doivent-elles dans la défensive s'attendre à être tournées, débordées et passagèrement encerclées, il leur conviendra donc d'être « tous azimuts » si l'on nous passe cette expression empruntée à l'artillerie, c'est-à-dire de pouvoir, sans perte de temps, contre-attaquer dans toutes les situations et dans toutes les directions. Dans l'offensive qui prendra souvent le caractère d'un combat de rencontre, il leur faudra de même allier à la puissance de choc et de feu, la souplesse et la mobilité.

On déduira deux conséquences de ces constatations. Tout d'abord que l'ordre ternaire hérité de la première guerre

mondiale se prête mal aux éventualités que nous venons de décrire sommairement. La tendance prévaut donc de lui substituer l'ordre quaternaire ; à quatre compagnies, le bataillon d'infanterie pourra faire face avec deux d'entre elles, quelle que soit la direction dangereuse. Telle est la solution américaine dans le bataillon de la division dite pentomique, la 5e compagnie étant une compagnie d'armes lourdes. La seconde conduit à une intégration plus poussée de l'artillerie et des chars. Prenons le cas du régiment interarmes de la division mécanique rapide : on y trouve 2 compagnies de voltigeurs antichars, 2 escadrons de chars AMX13 et 1 batterie d'obusiers de 105 mm. automoteurs¹. Les *Combat groupes* régimentaires qu'on expérimente présentement aux Etats-Unis, encadreront dans la règle un bataillon d'infanterie, une compagnie de chars et une batterie d'obusiers de 105 mm.

A l'échelon supérieur, le divisionnaire américain actionnera directement cinq de ces *Combat groupes* régimentaires, c'est-à-dire que sa grande unité pourra à son tour se former en carré, le cinquième formant sa réserve d'intervention, alors que son groupe d'artillerie « composite » (obusiers lourds de 155 mm., canons automoteurs de 203 mm., roquettes balistiques « *Honest John* ») lui fournira sa réserve de feu. Remarquons, au surplus, que cette organisation présentera l'avantage de simplifier l'appareil de commandement et d'en accélérer l'exercice : soit que le chef ait attribué ses chars et ses batteries, soit qu'il les garde en main par l'intermédiaire du général commandant les blindés ou l'artillerie, il n'y aura plus qu'un échelon entre l'unité et l'état-major de division alors qu'on en compte deux chez nous. Ce faisant on gagnera du temps et l'on préviendra un risque de malentendu. L'articulation de la division mécanique rapide appelle des observations analogues.

(A suivre.)

Major ED. BAUER

¹ La batterie d'automoteurs, en attendant la sortie des matériels prévus à cet effet, est remplacée par des mortiers de 81 mm.